

Recherches sociographiques



Robert RUMILLY, *Papineau et son temps*

Fernand Ouellet

Volume 19, numéro 3, 1978

Structures urbaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055810ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055810ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (1978). Compte rendu de [Robert RUMILLY, *Papineau et son temps*]. *Recherches sociographiques*, 19(3), 406–408. <https://doi.org/10.7202/055810ar>

Il a bien raison de souligner que le régime seigneurial (à cause du démarrage colonial qui l'empêche d'engendrer « tous ses effets cumulatifs d'un seul coup ») ne peut s'étudier que dans une perspective de longue durée. Par ailleurs, il faudrait aussi voir si justement le démarrage colonial n'est pas de nature à fausser dès le départ le rôle d'une institution ; et si la longue durée ne s'appuie pas sur des assises trop fragiles quand elle ne repose, en ce qui concerne la Nouvelle-France, que sur des analyses qui ne dépassent pas 1663. Bref, un dossier passionnant à suivre. Pour le moment, il n'est pas exagéré d'affirmer que le texte de Ouellet contribuera pour beaucoup à ce que les *Mélanges offerts au professeur Marcel Trudel* ne s'empoussièrent trop vite sur le rayon des bibliothèques.

Jean BLAIN

*Département d'histoire,
Université de Montréal.*

Robert RUMILLY, *Papineau et son temps*, Montréal, Fides, 1977, 2 vols, 643p. et 594p.

Par son volume, l'œuvre de R. Rumilly occupe une place à part dans l'historiographie québécoise. Elle impressionne sans doute par l'espace qu'elle occupe sur les rayons d'une bibliothèque mais elle dénote aussi une façon presque unique d'individualiser les expériences collectives. Il s'agit en effet de raconter à l'intention du public, le plus grand possible, l'histoire d'une province par la biographie de ses hommes illustres ou soi-disant illustres. Que l'auteur ajoute ou non au titre de son livre la précision « et son temps » a peu de conséquence sur la facture de l'œuvre. Le héros est mêlé à des événements qui prennent place dans le récit et, autour de lui, gravitent des individus de moindre taille. Ceux-ci sont, semble-t-il, tellement importants par rapport à la trame événementielle que ce que l'auteur appelle l'index n'est en définitive qu'une énumération de noms de personnes : dans le *Papineau*, 144 sur 146 des premières mentions sont des noms d'individus. Les deux exceptions sont : « Annexion aux États-Unis » et « Banque de Montréal ». Dans ces index substantiels chacun peut y retrouver qui un ancêtre, qui un parent et qui un ami. Ces individus qui participent à l'œuvre du grand homme ou parfois l'entravent, appartiennent aussi au décor ou au mouvement qui anime cet univers familial. Ce genre d'histoire dans lequel l'explication est réduite au minimum et où priment la narration, l'anecdote et la description, fait appel à une méthodologie très simple : il s'agit pour l'historien d'accumuler le plus d'informations possible sur un homme politique de premier plan, de les regrouper par ordre chronologique et d'engager le récitatif. Naturellement, l'auteur, pas plus qu'il n'intègre tous les faits dans le récit, ne leur accorde la même importance. Il apparaît assez vite que cette narration a un sens et celui-ci prend sa source dans l'idéologie de l'auteur. Le résultat de tout cela, c'est une histoire qui se situe entre la chronique et l'histoire critique, dite positiviste. Elle loge quelque part dans l'univers historiographique à l'enseigne de la « pré-histoire ».

En 1934, R. Rumilly avait dans un format plus réduit, publié un premier *Papineau* gros de dix-huit chapitres de dix-sept pages chacun : 309 pages. Depuis cette époque, l'auteur a continué de recueillir des informations et, de 1950 à 1961, un bloc substantiel de la correspondance de la famille Papineau a été publié dans le *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*. Ce supplément d'informations, que l'auteur utilise en citant abondamment (sans pourtant donner ses références) les textes originaux, lui a sans doute permis de donner quelque substance à son œuvre ; mais l'absence d'attitude critique à l'égard de ses sources fait que cet apport nouveau se traduit surtout par un allongement radical du récit : cent trente chapitres de neuf pages environ pour un total de 1 237 pages. Cette absence d'esprit critique se manifeste de toutes sortes de façons dans ce livre écrit à la gloire de son personnage. Ainsi, lorsqu'il veut illustrer certaines difficultés éprouvées par les miliciens lors de la conscription en 1812, l'auteur affirme : « La

plupart des sous-officiers chargés d'encadrer les miliciens ne parlent pas le français.» (I, p. 68.) Pourtant, en 1812, seulement 471 (26%) sur 1 796 officiers et sous-officiers de milice sont anglophones, à une époque où le bilinguisme est encore assez largement répandu chez ceux-ci en particulier. Quand il décrit la situation économique en 1836, il déclare que le grand-père de G.-E. Cartier « expédiait aux États-Unis, bon an, mal an, 500 000 boisseaux de blé achetés dans la vallée du Richelieu » (I, p. 410). Il veut ici montrer l'importance de la participation canadienne-française à l'activité commerciale. Mais entre 1765 et 1803 les expéditions de blé se font par le port de Québec et c'est seulement à trois occasions qu'elles atteignent pour tout le Québec 500 000 minots et plus. Ces erreurs seraient moins sérieuses si elles ne dénotaient entre autres une façon de faire qui valorise le décor, la mise en scène et le panache au détriment de la volonté de compréhension. À propos de la sœur du capitaine L.-J. Papineau, absent au front, Rumilly écrit : « Rosalie a des traits de son frère aîné Louis-Joseph, à qui elle voue une intense admiration [...] Puis, ayant le désir d'embrasser son frère, elle fait seule, à cheval, à travers la forêt les 70 milles [...] séparant la Petite-Nation de Châteauguay où le bataillon stationne. » (I, p. 71.) Sans commentaires ! Tout comme au reste ce paragraphe où il parle de la réaction du jeune Joseph Papineau âgé de neuf ans lors de la reddition de Montréal en 1760 : « Dans un groupe de jeunes garçons, il assista, les petits poings serrés, à l'entrée en ville des Habits Rouges. Mais avant que le défilé fût terminé, les enfants, n'en pouvant supporter davantage, coururent se jeter sur un tas de foin, dans une grange, pour y pleurer. » (I, p. 7.) À lire également ce passage où le fils Papineau s'enflamme pour la politique (I, p. 29) et qu'il faut rapprocher de celui où il signale la naissance en 1824 chez un Lafontaine âgé de dix-sept ans, pensionnaire au collège de Montréal, d'une vocation politique inébranlable. Le jeune Lafontaine aurait mis la main sur un discours de Bédard (donc : prononcé et publié dans *Le Canadien* avant 1810) sur la responsabilité ministérielle et il aurait entendu parler d'un discours de Papineau sur la question brûlante des subsides : « rêve de suivre Papineau dans une croisade libératrice. Pour s'armer, il se met à l'étude de la constitution anglaise, qu'il connaîtra bientôt à fond. » (I, p. 149.) Également intéressant dans la perspective de l'absence de critique des sources est le propos de Rumilly concernant un Papineau circulant encore en 1838 sous un nom d'emprunt et apprenant l'arrivée à Saratoga de sa femme et de sa sœur Rosalie : « Il saute en diligence et voyage jour et nuit, pressant les postillons, leur promettant des pourboires. Les Américains sont frappés de respect pour ce voyageur qui bat les records de vitesse. » (II, p. 17.) L'auteur frustre notre appétit, puisqu'il ne dit pas si Papineau, qui avait la réputation d'être près de ses sous, a effectivement distribué ses glorieux pourboires ! Après avoir accepté les explications de Papineau sur sa conduite en 1837-1838, Rumilly écrit : « Papineau qui déclencherait une conflagration internationale pour aboutir au triomphe de ses idées et à l'indépendance du Canada... » (II, p. 143.)

Ces trucs narratifs, les plus gros comme les plus subtils, multipliés pour obtenir le coloris nécessaire et répétés d'une œuvre à l'autre, ne sont pas innocents. Ils font partie d'un processus de glorification et de justification à outrance du héros. C'est une histoire sans problèmes dans laquelle, comme nous l'avons dit, l'explication n'entre pour rien. Ainsi, la famille Papineau, d'origine roturière, ne parvient pas pendant un siècle au moins après son arrivée au Canada à sortir de l'ombre. Un jour, un de ses membres devient notaire et dès lors, curieusement ou pas, un rêve aristocratique prend forme dans cette famille et s'épanouit avec Louis-Joseph, seigneur de Montebello. Son fils Amédée jette alors un œil intéressé sur la patrie d'origine, un petit village du Poitou, et, comme par hasard, se découvre des antécédents nobiliaires. Pour le reste de ses jours, il porte le nom de Papineau de Montigny. Alors se trouve posé le problème de la promotion sociale, de son échelonnement et du caractère représentatif de cette expérience familiale. Rien de cela n'intéresse R. Rumilly qui se contente, peut-être en pensant aussi bien à la noblesse du cœur qu'à celle de race, de proclamer les Papineau d'authentiques *gentilshommes de l'ancienne France*. Même si, en cours de route, l'auteur multiplie les détails et les citations concernant les seigneurs et la seigneurie, il ne procède jamais à une véritable analyse des Papineau en tant que seigneurs. Pas plus d'ailleurs que le foisonnement des anecdotes, des bons mots, des mots dits célèbres et

des citations sur chacun des membres de la famille ne débouche sur une étude de la structure familiale et de son évolution. Après avoir fermé ce Rumilly si semblable aux autres, que sait-on de son héros comme chef d'un mouvement et d'un parti politiques, que sait-on des cadres et des bases de ce parti, de la transformation de son idéologie, de l'influence du chef à cet égard ? Il est également intéressant de voir comment l'auteur, à partir d'une documentation plus abondante qui, de toute évidence, le rend souvent mal à l'aise, parvient quand même à perpétuer les anciennes thèses (celles que les perdants de 1837-1838 eux-mêmes avaient inventées) sur l'absence de préméditation des insurrections et sur la fuite de Papineau à Saint-Denis. Le spécialiste qui connaît les documents d'où l'auteur tire ses citations et ceux dont il n'est pas fait mention dans ce livre, ne peut pas trouver ce nouveau Papineau plus valable que le premier. Il est possible que le lecteur ordinaire mais averti puisse finalement trouver sa voie à côté de celle de l'auteur. Il existe cependant une clientèle pour ce genre d'histoire qui se rattache à une tradition qui n'est pas près de mourir.

Fernand OUELLET

*Département d'histoire,
Université d'Ottawa.*

Fernand OUELLET, *Le Bas-Canada, 1791-1840. Changements structureaux et crise*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, 541p.

Dix ans après l'*Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850. Structures et conjonctures*, Fernand Ouellet nous offrait une seconde lecture de la période. Déjà le découpage chronologique et les sous-titres indiquent qu'il ne s'agira pas d'une version révisée du premier ouvrage. *Le Bas-Canada* est un livre tout différent, bien qu'il conserve les mêmes grandes lignes d'interprétation. En quelques phrases : L'avènement du capitalisme dans la société bas-canadienne exigeait l'adaptation des mentalités aux contraintes objectives de cette situation. « En attirant l'attention des milieux populaires sur l'*Anglophone*, les définisseurs du drame jettent un voile sur la cause principale du problème canadien-français : l'*Ancien Régime social*. L'idéalisation des institutions et de l'univers traditionnel encourage une réaction contre tout ajustement en profondeur aux impératifs du monde moderne. » (118) « [...] Le mouvement patriote se dégage d'abord comme un mouvement nationaliste au service des classes moyennes canadiennes-françaises qui aspirent au pouvoir et qui, avec une habileté consommée, canalisent à leur profit le mécontentement populaire. Ce mouvement, qui est à la fois social et politique, poursuit des objectifs qui sont finalement conservateurs. » (384) « La poussée révolutionnaire coïncide avec une crise économique qui [...] à [certains] égards en constitue le tissu. » (422) Bref, le mouvement patriote fut une lutte des classes moyennes contre le progrès capitaliste, que la crise économique, réduisant à la misère les couches populaires, a fait éclater en mouvement révolutionnaire.

D'un point de départ jugé arbitraire mais retenu en fonction de la tradition historiographique, l'*Histoire économique* parcourait près d'un siècle pour s'achever avec la mutation structurelle peut-être la plus fondamentale de notre histoire : l'implantation du système capitaliste. Un thème en constituait la trame : les faits et gestes de l'économie marchande. De là l'objectif explicite de l'historien : « révéler le rythme de l'évolution » (35), et le moyen qu'il met en œuvre pour y parvenir : repérer les modifications de la conjoncture globale par l'analyse de séries statistiques. « Axée sur la conjoncture » (36), l'*Histoire économique* n'avait de sociale que fort peu de chose. Du point de vue de ce protagoniste privilégié, l'économie capitaliste marchande, les luttes politiques qui ont traditionnellement nourri notre mémoire collective apparaissaient comme la vaine agitation de groupes sociaux aux visages abstraits : « remarquable insensibilité de l'exploitant agricole face aux exigences du temps » (173) ; angoisse inutile des marchands qui, « comprenant le sens de cette évolution », désespèrent de voir se « réaliser un indispensable ajustement des